



LES LEÇONS D'INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE

Renseignements : Remi Lestien, r.lestien@orange.fr, 06 08 93 13 79

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com
Tél. 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse,
Université Paris VIII

Ces derniers temps, la haine se manifeste avec une particulière virulence, souvent ostentatoire : les réseaux sociaux notamment en sont le terrain privilégié. Pourtant ce n'en est pas moins un sentiment universel et inépuisable, largement partagé par ceux qui composent ce qu'on appelle l'humanité : pas de haine chez l'animal. À partir de la découverte de l'inconscient, Freud le précisait, la constitution de tout groupe humain a pour origine la haine de l'Autre. Ce point commun de la haine devient la condition de rassemblement de tous ceux qui, de fait, revendiquent la même jouissance. Notre époque qui est celle des communautés de jouissance ne peut plus parer à cette logique en s'abritant sous des idéaux fédérateurs, car les figures de maître sont dorénavant malmenées par la science qui altère leur autorité d'autan.

Si la haine se donne des raisons elle est pourtant sans raison. La haine n'est pas agressivité, rage ou colère, la haine est une passion, une passion de l'être, que l'on retrouve tout autant dans l'expérience analytique que dans les faits de civilisation. Une passion de l'être qui vise l'être de l'autre tout en se retournant sur le sujet lui-même. Pour rendre compte de cette proximité insondable et périlleuse, Lacan, en 1948, dans « L'agressivité en psychanalyse » prend aux sérieux le concept de punition de mort de Freud. Mais il ira plus loin avec le terme d'extimité. Le plus intime du sujet est en même temps le plus étranger, que l'on souhaiterait extirper de soi. La haine n'est pas étrangère à cette jouissance Autre. Lacan pronostiquait dans « Télévision » la montée de la ségrégation et du racisme.

Pourquoi tant de haine — il ne s'agit pas de s'interroger, mais de donner réponse de ce qu'enseigne l'expérience analytique.

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

Commentaires d'extraits du texte de Jacques Lacan « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966.

Leçon 8, le 11 avril 2024. Thèse IV : L'agressivité est la tendance corrélatrice d'un mode d'identification que nous appelons narcissique et qui détermine la structure formelle du moi de l'homme et du registre d'entités caractéristiques de son monde¹, p. 116 à 119.

La fonction pacifiante de l'Idéal du moi, par Françoise Pilet

Comme pour les deux autres leçons, je vais poursuivre mon interrogation sur le thème de cette année, *Pourquoi tant de haine*. Je le ferai ce soir à partir du livre d'Anaëlle Lebovitz-Quenehen, *Actualité de la haine. Une perspective psychanalytique*.²

La haine intime de l'altérité

On a tendance à considérer que la haine de l'Autre provient de la haine de soi, à savoir que l'individu se hait d'abord lui-même, puis reporte cette haine sur l'Autre. L'Autre porte « sur lui » ce que le sujet hait de lui-même sans le reconnaître. Cette thèse n'est pas totalement fautive, mais elle est insuffisante et manque de profondeur, nous dit Anaëlle.

Il existe une dimension irréductible de la haine que l'on ne peut saisir qu'à partir d'un point logique où la haine émerge, et qui se situe en amont de la haine de soi. Dimension irréductible, que chacun possède en lui.

La haine exprime non pas un rapport de soi à soi, mais un rapport de soi à l'Altérité qui nous habite – Altérité avec un grand A, car elle n'est pas un autre soi qui doublerait le premier. Ce n'est pas une confrontation entre moi et moi, cette altérité est nôtre, et elle nous est étrangère.

¹ Lacan, J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 116 à 119.

² Lebovitz-Quenehen, A., *Actualité de la haine. Une perspective psychanalytique*, Navarin éditeur, 2020, p. 93.

Lacan l'a nommée *das Ding*, « La Chose »³, pendant un temps de son enseignement. À la fin de son enseignement, il parlera de jouissance. Cette jouissance se manifeste toujours sous le régime de l'intrusion et de l'effraction, et elle s'ancre dans le corps. La haine chez celui qui hait est donc la conséquence d'un certain rapport à cette jouissance, cette jouissance dont il ne veut rien savoir.

Cette étrangeté ne s'éprouve pas tous les jours, elle s'exprime dans certaines circonstances. Par exemple, l'Homme aux rats raconte à Freud une expérience de torture qui lui a été rapportée, l'introduction d'un rat dans l'anus de la victime. En séance, lorsque l'Homme aux rats raconte cette torture, Freud lit sur le visage de son analysant « *une jouissance à lui-même ignorée* ». Eh bien c'est cela, cette jouissance qui nous habite.

Cette altérité, nous en faisons tous plus ou moins l'épreuve à certains moments de notre vie. On peut prendre pour exemple le petit Hans, qui a vécu ses premières érections comme quelque chose d'étrange. Il en a conçu une très grande angoisse, qu'il a traitée par une phobie des chevaux. Ces angoisses, très souvent passagères, sont courantes chez les petits garçons.

La puberté est un autre moment particulier où notre corps peut nous paraître étranger, où l'étrangeté fait irruption. Pensons aux premières règles chez les jeunes filles, à l'angoisse qui monte quand le corps se transforme, à la première rencontre sexuelle – là c'est l'étrangeté de notre corps qui fait irruption dans la rencontre avec le corps de l'Autre. Pensons aussi à une grossesse, à la perte d'un être cher, à la perspective d'un engagement important, à la survenue d'une maladie grave, etc... autant de moments d'étrangeté.

Dans ces moments, notre rapport aux autres et à notre corps peut se modifier.

Cette étrangeté peut également surgir quand on doit faire un choix, qui comme tout choix implique une perte. Faire des choix concerne aussi bien des moments heureux que malheureux, et nous y sommes tous confrontés à un moment où à un autre.

Face à un choix, deux options s'offrent au sujet. Soit il se dérobe et se haïra lui-même de ne pas avoir fait face à ce choix. Souvent la tristesse et la dépression sont à la clé de cette dérobade. Cette dépression peut durer aussi longtemps que durera la dérobade.

Un chagrin d'amour

Je me souviens d'une dame qui avait 65 ans. Lors de la première séance, elle commence par me dire qu'elle est dépressive. Je lui demande depuis quand ? – *Oh là-là, répond-elle, depuis très longtemps* – c'est-à-dire, pouvez-vous situer depuis quand ? – *depuis mes 20 ans. Que s'est-il passé à vos 20 ans ? – J'étais amoureuse d'un garçon, c'était le fils du patron. Mes parents étaient salariés dans cette exploitation agricole. Nous nous voyions en cachette. Quand mon père l'a su, il m'a ordonné d'arrêter, avec violence* – « *Ce garçon n'est pas pour toi* »... Elle ne s'est pas opposée à son père, leur idylle s'est arrêtée là.

« Vous avez eu un chagrin d'amour », lui ai-je dit. Elle en a été surprise, et tout un savoir est venu au jour.

Ainsi Lacan a-t-il pu dire, reprenant Dante et Spinoza, que la tristesse n'est pas un état d'âme, simplement une lâcheté morale.⁴

³ Lacan, J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Éditions du Seuil, 1986, texte établi par Jacques-Alain Miller.

⁴ Cf. Lacan, J., « Télévision » (1974), *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 526.

Le sujet peut aussi se dérober sans se haïr mais en haïssant les autres.

Alors comment faire avec cette intime altérité ? Comment faire avec ce savoir dont le sujet ne veut rien savoir – passion de l'ignorance, dit Lacan. Aller vers ce savoir par l'analyse est une façon d'approcher cette altérité. C'est ce que propose une analyse : apprendre à connaître sa haine – c'est le titre d'un article de Gil Caroz.⁵

Comme le précise A. Lebovitz-Quenehen, savoir que l'on est exilé d'un rapport harmonieux aux autres et au monde, assumer la responsabilité de son exil chaque fois qu'il se présente à nous, offrent une chance de vaincre sa haine. C'est une position éthique, un rapport éthique à notre altérité. Une harmonie quelconque est un leurre, pour nous praticiens comme pour les patients. Il nous faut, cette altérité, nous la coltiner, pour emprunter un signifiant cher à Lacan. « Nous laisserions se dégrader le tranchant de notre expérience à nous leurrer, sinon nos patients, sur une harmonie préétablie quelconque, qui libérerait de toute induction agressive dans le sujet les conformismes sociaux que la réduction des symptômes rend possibles ».⁶

Il y a autant de rapports possibles à cette altérité qu'il y a d'êtres parlants. On peut être courageux une fois, et lâche une autre fois. Une psychanalyse peut mener à ce point où le sujet consent à composer avec cette intime altérité, à faire usage de cette altérité, à renoncer à une harmonie quelconque.

La violence et la cruauté

La violence diffère de la haine, elle est parfois nécessaire, notamment pour poser des limites à la haine de l'autre, à condition que celle-ci ne rencontre pas en nous la haine. On ne combat pas la haine avec de bons sentiments. On peut être violent sans viser la destruction de l'Autre en tant que tel. Si la haine est toujours l'indice d'une lâcheté, la violence peut être du côté du courage.

La cruauté : lors d'une émission sur Lacan Web télévision, intitulée « Guerre en Ukraine, bientôt 2 ans »,⁷ Pierre Sidon a posé à l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau la question suivante, *Pourquoi ces viols, pourquoi ces tortures ? – parce que ces hommes le peuvent* a-t-il alors répondu. Avec cette phrase, le sens chute. Un réel innommable, une jouissance est en jeu qui a libre cours, sans voile. Cette jouissance, cette cruauté défie même l'ordre militaire. C'est la jouissance du bourreau. Le cruel rit, sourit, insulte, fête son moment de cruauté. Il y a toujours eu des pratiques de cruauté, toujours identiques qui échappent à l'histoire, à la culture. Cette horreur invariante, nous dit cet historien, est à l'origine du déni. L'Histoire avec un grand H sert à recouvrir cette horreur avec ses mythes, et nous ouvrons les yeux avec toujours beaucoup de difficulté. Toutes ces pratiques peuvent être groupées, nous dit-il, autour de l'atteinte à la filiation. Ces pratiques sont autant de coupures théâtralisées de la filiation.

La cruauté même, écrit Lacan dans « Fonctions de la psychanalyse en criminologie », implique l'humanité.⁸

⁵ Caroz, G., « Connaître sa haine », *La Cause du Désir* n° 93, 2016, p 35.

⁶ Lacan, J., « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 119.

⁷ Audoin-Rouzeau, S., « Guerre en Ukraine, bientôt deux ans ? », *Lacan Web TV, Studio Lacan*, <https://www.youtube.com/watch?v=Lsg0l4wDMLg>

⁸ Lacan, J., « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie » (1950), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 147.

L'Idéal du moi, le moi idéal

Lacan fait référence à différents textes de Freud :

1913 : Totem et tabou

1914 : Pour introduire le narcissisme.

1921 : Psychologie des foules et analyse du moi.

1923 : Le moi et le ça.

Dans la partie III de « Pour introduire le narcissisme », en 1914,⁹ Freud introduit les concepts de moi idéal, d'Idéal du moi et de moi réel.

Il précise que le moi idéal est lié au narcissisme. Ce sont les images qui dérivent de l'imago primordiale. C'est la relation imaginaire à l'autre.

L'Idéal du moi, lui, correspond aux représentations culturelles et éthiques de l'individu. Ce ne sont pas des représentations intellectuelles, mais elles font autorité pour le sujet.

Freud nous apporte le cas d'une femme qui n'aime pas son mari. Elle n'a d'ailleurs aucune raison de l'aimer, compte tenu des conditions désastreuses dans lesquelles le mariage a débuté, et étant donné le vide de sa vie conjugale. Pour répondre à l'idéal du mariage dans lequel elle a été éduquée, elle voudrait l'aimer, mais ne le peut. Elle enfouit alors tout cela et s'efforce d'être une épouse tendre et attentionnée. La conséquence en sera une névrose, et cette névrose sera sa vengeance contre cet homme. En effet, celle-ci lui causera davantage de soucis que si sa femme lui avait révélé l'état des choses. C'est un exemple typique de ce que l'on peut appeler les "performances" de la névrose.¹⁰

Sublimation

Freud examine ensuite les rapports de cette formation d'Idéal du moi et de la sublimation. Les deux concepts sont différents. L'Idéal du moi pousse le moi à être de plus en plus exigeant pour tenter de se mettre à la hauteur de cet Idéal. C'est au nom de celui-ci que le refoulement s'opère. Le moi, le moi idéal se trouvent sur l'axe imaginaire tandis que l'Idéal du moi se trouve sur l'axe symbolique. Lacan fera de ce moi idéal un leurre, un mirage, une fonction d'illusion.

Quant à la sublimation, elle permet de satisfaire les exigences du moi sans la mise en jeu du refoulement. Elle permet à la pulsion de se diriger vers un but éloigné de la satisfaction sexuelle.

Dans son texte « Le salut par les déchets »¹¹, Jacques-Alain Miller commente son titre. C'est une citation de Paul Valéry, et c'est ainsi que celui-ci définit le surréalisme. Jacques-Alain Miller verse cette formule au compte de la psychanalyse. La psychanalyse promet le salut par les déchets – jusqu'alors, on avait cherché le salut par les idéaux. L'idéal resplendit, le déchet doit être rejeté dans l'ombre des cloaques. Le surréalisme est un art qui procède à une esthétisation du déchet. À partir de Marcel Duchamp, l'art contemporain s'est occupé à nous offrir le déchet lui-même comme objet d'art. En fait, précise Jacques Alain Miller, c'est ce que l'art a toujours fait, mais que le surréalisme a mis à nu. L'essence de l'art, c'est de sublimer le déchet.

⁹ Freud, S., « Pour introduire le narcissisme », *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 81.

¹⁰ Freud, S., « La morale sexuelle civilisée », *La vie sexuelle*, PUF, 1969, p. 45.

¹¹ Miller, J.-A., « Le salut par les déchets », *Mental* n° 24, 2020, p. 9.

Lacan a donné une définition de la sublimation dans son séminaire L'éthique de la psychanalyse : la sublimation « élève l'objet à la dignité de la chose ».¹²

Paranoïa

Mais Jacques-Alain Miller va plus loin. Il nous dit que la chose est déjà une jouissance idéalisée, alors que la jouissance est crue, difforme, ne tire pas vers le haut. Il donne une autre définition de la sublimation. La sublimation effectue une socialisation de la jouissance. La jouissance "autistique" s'arrime sur le discours de l'Autre et vient ainsi s'inscrire dans le lien social.

Il arrive que la jouissance s'identifie au lieu de l'Autre, quand on peut dire que l'Autre est méchant, *l'Autre jouit de moi*. C'est une position subjective que nous appelons paranoïa. Mais, précise Jacques-Alain Miller, il est impossible d'être quelqu'un sans être paranoïaque. La paranoïa fait la consistance de la personnalité.

C'est la paranoïa qui stabilise le moi, qui l'unifie. Elle est présente et active dès le stade du miroir matrice de l'imaginaire. Nous l'avons vu à travers ce texte, associée à une agressivité pour reprendre ce mot même s'il n'est pas satisfaisant. La paranoïa socialise le sujet en supposant à l'Autre une volonté de jouissance qui n'est pas pour son bien.

L'au-delà de l'identification narcissique

Dans « Psychologie des foules et analyse du moi », en 1921, le chapitre VII est consacré à l'identification.¹³ Freud y introduit l'identification primaire et l'identification secondaire. Nous les retrouvons dans les pages que nous lisons aujourd'hui. Freud fait intervenir deux identifications : une identification à la mère, puis une identification au père. Ces deux identifications finissent par se rencontrer, et de cette rencontre naît le complexe d'Œdipe normal. Il y ajoute une troisième identification, l'identification au symptôme.

Le titre de la leçon d'aujourd'hui, « La fonction pacifiante de l'Idéal du moi », se trouve page 117 : « Mais ce qui nous intéresse ici, c'est la fonction que nous appellerons pacifiante de *l'Idéal du moi*, la connexion de sa normativité libidinale avec une normativité culturelle, liée depuis l'orée de l'histoire à *l'imgo* du père. »¹⁴

Dans le début du texte, Lacan avait déployé les différentes atypies comme les délires, les passages à l'acte, les meurtres immotivés... atypies dues au fait que le sujet reste fixé à une identification narcissique. J'avais apporté dans la leçon cinq¹⁵ *le cas Aimée* de la thèse de Lacan.¹⁶ J'avais également apporté le cas de Paul Guiraud et Bernard Cailleux, *M. Paul*. Aimée comme M. Paul passe à l'acte. En frappant l'autre, le sujet paranoïaque se frappe lui-même. L'agressivité est alors conçue à partir de la relation imaginaire au semblable.

Dans la partie du texte que nous lisons maintenant, Lacan évoque le développement « normal », c'est-à-dire au-delà de l'identification narcissique.

Le dépassement de l'identification narcissique met en jeu une dialectique entre la phase narcissique et le complexe d'Œdipe. La mise en place du complexe d'Œdipe est toujours boiteuse,

¹² Cf. Lacan, J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, (1959-1960), Éditions du Seuil, 1986, texte établi par Jacques-Alain Miller, p.133.

¹³ Freud, S., « Psychologie des foules et analyse du moi », (1921), *Essais de psychanalyse*, Éditions Payot, 1981, p. 167.

¹⁴ Lacan, J., « L'agressivité en psychanalyse » *op. cit.*, p. 117.

¹⁵ Cf. Pilet, F., « Mémoire et histoire. L'identification narcissique », en ligne sur le site de la Section Clinique de Nantes : <https://sectioncliniquenantes.fr/lecture/les-lecons-dintroduction-a-la-psychanalyse-lip-2023-2024/>

¹⁶ Cf. Lacan, J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932) , Seuil, Paris, 1975.

mais quand sa fonction opère au mieux, c'est-à-dire « normalement », elle aboutit à une sublimation. « La sublimation désigne très exactement un remaniement identificatoire du sujet, nous dit Lacan, qui aboutit à « une *identification secondaire* par introjection de *l'imgo* du parent du même sexe ».¹⁷

Nous sommes en 1948. Lacan n'a pas encore élaboré de façon explicite la distinction des trois registres qui constituent l'être humain, l'imaginaire, le symbolique et le réel. C'est en 1953, dans sa conférence « Le symbolique, l'imaginaire et le réel »,¹⁸ que Lacan élaborera cet outil conceptuel qu'il utilisera jusqu'à la fin de son enseignement. Cependant nous pouvons voir dans le texte de 1948 cette formalisation se mettre en place. L'imaginaire est explicitement présent, mais Lacan ne parle pas du registre symbolique comme tel. On rencontre dans ce texte l'Idéal du moi, le complexe d'Œdipe, le remaniement identificatoire du sujet par le complexe d'Œdipe, la normativité culturelle liée à l'imgo paternelle, le meurtre du père qui engendre la culpabilité.

La première identification est l'identification narcissique, que nous travaillons depuis le début de ces leçons. Le moi, précisera Lacan plus tard dans le Séminaire III Les psychoses, est là comme mirage, comme illusion, c'est ce que Freud a appelé le moi idéal.

Lacan introduit ensuite le complexe d'Œdipe comme organisateur de ce monde imaginaire. Le complexe d'Œdipe peut être considéré comme une entrée dans le monde symbolique : il convoque l'entourage familial, les parents, les grands parents, les frères, les sœurs.... Ce passage par le complexe d'Œdipe correspond au remaniement identificatoire du sujet, qui aboutit à l'identification secondaire.

Par l'identification secondaire, le sujet articule les registres de l'imaginaire et du symbolique. C'est ce que Lacan dit en 1955 dans son Séminaire sur Les psychoses. Parlant de la décompensation névrotique de Dora, Lacan se pose la question : « Que dit Dora par sa névrose ? Que dit l'hystérique-femme ? Sa question est la suivante – *Qu'est-ce qu'être une femme ?* On entre par-là plus avant dans la dialectique de l'imaginaire et du symbolique dans le complexe d'Œdipe. »¹⁹

C'est la prise du sujet dans le langage, dans le monde symbolique, qui va ordonner le monde imaginaire.

« L'énergie de cette identification est donnée par le premier surgissement biologique de la *libido* génitale. »²⁰ Ce sont ses premiers émois sexuels qui poussent le sujet vers cette identification secondaire, vers ce nouage imaginaire et symbolique.

Toujours à propos de la fonction pacifiante de l'Idéal du moi, Lacan précise que ce qui nous intéresse, c'est la connexion de sa normativité libidinale avec une normativité culturelle liée à *l'imgo* du père, ce qu'il précisera quelques années plus tard de la façon suivante : « La réalisation de la position sexuelle chez l'être humain est liée, nous dit Freud – et nous dit l'expérience – à l'épreuve de la traversée d'une relation fondamentalement symbolisée, celle de l'Œdipe ».²¹ C'est à dire qu'être un homme et être une femme doit s'inscrire pour tout un chacun dans les registres imaginaire et symbolique.

¹⁷ « *L'agressivité...* », *op. cit.*, p. 116-117.

¹⁸ J. Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel » (1953), *Des Noms-du-Père*, Seuil, Paris, 2005, p. 11.

¹⁹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, (1955-1956), Éditions du Seuil, 1975, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 197.

²⁰ « *L'agressivité...* », *op. cit.*, p. 117.

²¹ *Les Psychoses...*, *op. cit.*, p. 200.

« C'est en tant que la fonction de l'homme et de la femme est symbolisée, c'est en tant qu'elle est littéralement arrachée au domaine de l'imaginaire pour être située dans le domaine du symbolique, que se réalise toute position sexuelle normale, achevée. »²²

La réalisation génitale, c'est-à-dire celle par laquelle l'homme se virilise et la femme accepte sa position féminine, est soumise à la symbolisation. C'est de cette connexion entre normativité libidinale et normativité culturelle dont parle Lacan, il me semble.

Le sujet, le moi

« Seule la mentalité antidialectique d'une culture qui, pour être dominée par des fins objectivantes, tend à réduire à l'être du *moi* toute l'activité subjective, peut justifier l'étonnement produit chez un Von den Steinen par le Borobo qui profère : « Je suis un ara ». Et tous les sociologues de la "mentalité primitive" de s'affairer autour de cette profession d'identité, qui pourtant n'a rien de plus surprenant pour la réflexion que d'affirmer : « Je suis un médecin » ou « Je suis citoyen de la République française », et présente sûrement moins de difficultés logiques que de promulguer : « Je suis un homme », ce qui dans sa pleine valeur ne peut vouloir dire que ceci : « Je suis semblable à celui qu'en le reconnaissant comme homme, je fonde à me reconnaître pour tel ». »²³

Le baron Von Steinen, médecin, philologue et ethnologue allemand (1855-1929), avait effectué un voyage au Brésil dans les années 1890, pendant lequel il a observé les Bororos.

Lévy-Bruhl (1857-1939), auquel Lacan fait parfois référence, est l'auteur de « De la mentalité primitive à la pensée sauvage » (1922). Il y évoque les fonctions mentales dans les sociétés « inférieures ». Les « raisonnements enfantins et plein de confusions » des peuples anciens ou sauvages relèvent selon lui d'un stade primitif de la culture. Il introduit alors la notion de mentalité primitive. Lévy-Bruhl reprend l'observation du baron, et Lacan d'ajouter, moqueur, « Et tous les sociologues... ». Cette façon de raisonner des sociologues du début du 20^{ème} est bien sûr datée. Après Lévi-Strauss heureusement, la position des ethnologues changera.

Chaque Bororo déclare : « Je suis un Arara ». Le baron répond « vous voulez dire de façon métaphorique que vous êtes comme des arara, ou de façon modale que vous deviendrez arara après votre mort. Ce à quoi les Bororos répondent *non*, et ils sont formels. C'est bien d'une identité essentielle entre le bororo et son totem qu'il s'agit. Lévy-Bruhl parle alors de « mentalité primitive », et considère que la seule chose qu'ils peuvent dire et qui soit logique, c'est « Je suis un homme et je suis mortel. »

Leur mentalité, dit Lacan, n'est pas plus primitive que la nôtre. Dire « Je suis médecin » ou dire « Je suis président de la République » est à mettre sur le même plan que « Je suis un arara. »

Par contre, nous dit Lacan, contrairement à ce que disent Lévy-Bruhl et le baron, dire que "en bonne logique" les bororos sont des hommes ou sont mortels ne répond pas du tout à une bonne logique, et certainement pas à celle de l'inconscient. Car nous pouvons le voir chez les sujets qui ne cessent, et dans leur vie, et dans l'analyse, de se poser à leur insu, à travers leurs rêves et leurs répétitions, leurs centres d'intérêt, la question – *qu'est-ce qu'être un homme, qu'est-ce qu'être une femme, suis-je capable de procréer, et (plus spécifiquement du côté obsessionnel), suis-je mort ou vivant ?* Si nous nous posons ces questions, c'est que fondamentalement, nous ne savons pas.

²² *Ibid.*

²³ J. Lacan, « L'agressivité... », *op. cit.*, p. 117.

Lacan nous rappelle que dans l'expérience analytique, le moi représente le centre de toutes les résistances à la cure des symptômes. *Je est un Autre* dit le poète, c'est évident pour le psychanalyste, c'est ce que démontrent les identifications, imaginaires ou symboliques.

Freud, dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, déclare que la psychologie de l'individu est une psychologie sociale, car l'Autre intervient toujours en tant que modèle, soutien et adversaire.²⁴

Nous aborderons pour la prochaine et dernière leçon la thèse V: « *Une telle notion de l'agressivité comme d'une des coordonnées intentionnelles du moi humain, et spécialement relative à la catégorie de l'espace, fait concevoir son rôle dans la névrose moderne et le malaise dans la civilisation* »²⁵ Lacan commence cette thèse en indiquant vouloir ouvrir une perspective sur les verdicts que dans l'ordre social actuel, nous permet notre expérience.

Françoise Pilet

²⁴ Cf. "Psychologie des foules..." *op. cit.*, p. 123.

²⁵ J. Lacan, « L'agressivité... », *op.cit.*, p.120.